

Françoise Barret-Ducrocq

Université de Paris VII

**UNE PERCÉE CONCEPTUELLE
DANS LE CHAMP PHILOSOPHIQUE
Mary Wollstonecraft pense la différences des sexes**

Puisqu'une femme ne saurait penser, à tout le moins, puisque aucune d'entre elles n'a jamais été qualifiée de « penseuse », disons que Mary Wollstonecraft est l'une des grandes intellectuelles de l'histoire contemporaine. Mais là encore l'expression ne convient pas tout à fait, car la grammaire laisserait entendre qu'elle ne règne que sur d'autres esprits féminins. Or ce que nous entendons montrer ici est que l'auteur de *A Vindication of the Rights of Woman* est bien l'un des plus grands intellectuels de notre temps.

Est-ce parce qu'elle a osé affronter Edmund Burke, l'homme politique réputé, le fin polémiste que tout le XVIII^e siècle admirait ? Est-ce parce que dans sa manière de prendre la plume pour répondre dans l'instant, avec *A Vindication of the Rights of Men*, à la condamnation sans appel de la Révolution française,¹ elle évoque le journalisme philosophique de certains de nos plus brillants polygraphes ? Est-ce parce qu'elle appartient au cercle littéraire et politique de l'éditeur Joseph Johnson qui, autour de *The Analytical Review*, rassemble l'*intelligentsia* progressiste londonienne ? Elle livrera en effet pendant des années à la revue des centaines de critiques des ouvrages les plus récemment parus dans l'Europe des Lumières et en traduira certains, tels *The Physiognomy* de Johann Kaspar Lavater ou le roman épistolaire d'une Hollandaise, *Maria Geertuida de Werken* de Cambon, inspiré de Samuel Richardson ou encore cet ouvrage de Christian Gotthilf Salzmann, intitulé *Elements of Morality, for the Use of Children* qui, illustré par William Blake, sera un de ses succès de librairie. Est-ce parce que, présente sur tous les fronts du débat politique et philosophique, contrainte souvent par les circonstances à écrire dans la hâte, elle est prompte à réagir à l'événement et à intervenir avec autorité dans les querelles de société ?

Pour toutes ces raisons sans doute, et pour une seule en même temps : l'intuition fondamentale, développée dans son œuvre principale — *A Vindication of the Rights of Woman* — que la différences des sexes allait devenir l'un des enjeux philosophiques majeurs de la nouvelle société européenne.

1. Edmund Burke, *Reflections on the Revolution in France* (Harmondsworth : Penguin, 1968) [1790].

Quelques mots d'abord sur les conditions de production et les thèmes généraux de *A Vindication*. L'auteur met trois mois pour rédiger le livre qu'elle publie à la fin du mois de janvier 1792. Une seconde édition, en partie remaniée, paraît à la fin de la même année, puis fait l'objet d'une nouvelle impression en 1796. Le succès de cet ouvrage allait être tel que, depuis sa parution jusqu'à aujourd'hui, il ne cessa jamais d'être réédité et traduit. Son retentissement est suffisant pour que Talleyrand, de passage à Londres en mission officielle, rende visite à Mary Wollstonecraft, qui lui avait dédié le livre. Une invitation fut même lancée pour que Mary s'adresse à la Commission de l'Assemblée législative française chargée de l'enseignement. Les événements sanglants d'août et septembre 1792 à Paris interrompent cette collaboration avec Charles Maurice de Talleyrand Périgord, Prince de Benevent,² porte-parole surtout de l'Assemblée nationale. Sans cette interruption brutale, qui sait, l'histoire des femmes aurait peut-être été radicalement modifiée. Un enseignement secondaire institutionnel pour les filles se serait peut-être développé dès la fin du XVIII^e siècle en France et en Grande-Bretagne selon les vœux de Mary Wollstonecraft.

Gardons-nous pourtant de voir dans *A Vindication of the Rights of Woman* un ouvrage dont les femmes sont le sujet exclusif. Son titre le désigne bien comme le second volet de la réflexion que la philosophe avait entreprise dans sa réponse à Edmund Burke. Il va s'agir ici de préciser son point de vue sur les droits des êtres humains (« the rights of men ») en y intégrant les droits des femmes (« the rights of woman »), c'est-à-dire en élargissant la question de l'égalité à l'ensemble des être vivants. Dans sa conception du droit, empruntée à John Locke, les êtres humains sont libres et égaux entre eux, leur monde est borné par une seule loi, celle de la nature ou loi de raison qui est l'expression de la volonté divine : « In what does man's pre-minence over the brute creation consist? The answer is as clear as that a half is less than the whole, in Reason ».[VRW 76]

La raison est l'outil qui seul rend possible l'acquisition de la vertu et qui permet de concevoir l'existence d'un principe d'égalité (sociale et sexuelle) absolue. Cet état, l'être humain ne peut le découvrir, en fait le réapprendre, que parce qu'il est libre et actif. Cette raison, si elle est intraitable, n'en est pas moins fécondée par deux forces essentielles : les passions qui sont ses « auxiliaires » et engendrent des situations à partir desquelles l'être humain peut tirer des expériences utiles, et l'imagination qui donne sa profondeur à la pensée, et qui, en élevant l'esprit, sert de garde-fou aux plaisirs sensuels.

2. Ancien évêque d'Autun, après avoir activement contribué à la création de la constitution civile du clergé, il quitte l'habit religieux.

Aux antipodes de la lumière sobre de la raison, prolifèrent les instincts et ces passions que l'on a laissées à l'état de désordre et de chaos. Ce sont eux qui animent le monde barbare de l'ignorance que seule ordonne la connaissance fondée sur la compréhension et l'expérience. Le propos est optimiste ; le mal est destiné à disparaître, dissipé par les Lumières (*Aufklärung*), notamment lorsque, dans les institutions sociales, il se fonde sur la tyrannie et les inégalités. Tout privilège donné à la naissance qu'il soit de sexe, de rang ou de richesse, s'il n'a pas été acquis ensuite par la sagesse et le mérite, corrompt inmanquablement l'ensemble du corps social.

Pour Wollstonecraft, la raison de combattre l'inégalité est qu'elle défie la sagesse divine. Or les femmes ont été tenues partout, à toutes les époques, dans « une situation très partielle ». Cette situation est l'une des marques essentielles de l'annihilation de la Raison.

Le constat sociologique qu'elle dresse à la fin du XVIII^e siècle n'a plus, trois siècles plus tard, qu'un intérêt historique. Je ne m'y attarderai pas ici.³ En revanche, l'argumentation philosophique de Mary Wollstonecraft est non seulement d'actualité mais doit former la base de notre réflexion future sur la manière de vivre la différence des sexes dans les sociétés d'aujourd'hui.

Wollstonecraft réfute, naturellement, la dialectique entre la force réelle des hommes et la faiblesse apparente des femmes, développée par Jean-Jacques Rousseau dans l'*Émile* et qui sous-tend encore beaucoup de nos institutions et de nos comportements. Au terme de cette démonstration Rousseau peut conclure à la nécessité naturelle d'une relation de dépendance des femmes par rapport aux hommes :

Ainsi toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes ; leur plaire, leur être utiles, se faire aimer et honorer d'eux, les élever jeunes, les soigner grands, les conseiller, les consoler, leur rendre la vie agréable et douce : voilà les devoirs des femmes de tous les temps, et ce qu'on doit leur apprendre dès leur enfance.⁴

Or, argumente Wollstonecraft, le philosophe a inversé l'ordre dans lequel se déroule l'adaptation des filles à la société. C'est, au contraire, parce qu'on les habitue dès l'enfance à forger leurs propres chaînes qu'elles prennent pour naturel ce qui n'est que le produit de leur formation. Le goût des poupées, par exemple, ou l'amour des beaux atours, ou la propension au bavardage, ont-ils d'autres cause que l'imitation du milieu féminin dans lequel on les tient enfermées? Qu'on laisse une petite fille libre de ses mouvements et on verra que

3. Voir sur ce point, Françoise Barret-Ducrocq, *Le Mouvement féministe en Grande-Bretagne des origines à nos jours* (Paris : Ellipses, 2000).

4. Jean-Jacques Rousseau, *Émile ou l'éducation* (Paris : Flammarion, 1980), 475.

son activité n'est pas nécessairement de « plaire » ou de « se soumettre ».

Mary Wollstonecraft n'a pas de mots trop durs pour fustiger l'état auquel on réduit les femmes. Le conditionnement, auquel elles sont soumises dès leur naissance, fait de la majorité d'entre elles, du moins dans les classes aisées, des infirmes de la raison. Elles restent, jusqu'à la fin de leur vie, prisonnières de leurs intérêts frivoles, vouées au plaisir, à la merci des émotions, condamnées à séduire, souvent abandonnées lorsque leurs attraits ont perdu de leur charme. Allons plus loin, contraintes par la civilisation qui les opprime, elles ont acquis des habitudes immorales d'indolence, de ruse, de dissimulation qui leur font accorder plus d'importance aux apparences de la réputation qu'à tout autre chose.

Whilst they are absolutely dependent on their husbands, they will be cunning, mean, selfish, and the men who can be gratified by the fawning fondness of spaniel-like affection, have not much delicacy, for love is not to be bought [...] its silken wings are instantly shrivelled up when any thing beside a return in kind is sought.

Mais ne nous y trompons pas. Les femmes sont loin de n'être que des victimes. Wollstonecraft s'applique à rendre compte de la dialectique du maître et de l'esclave, si mal analysée, selon elle, par Rousseau. Ses convictions républicaines lui soufflent une comparaison évidente : la caractéristique commune des femmes et des rois est qu'ils ont, les uns et les autres, une propension à la tyrannie. Les femmes ne sont pas les victimes inertes de leur éducation, elles ont appris, à partir de leur position de dépendance, à obtenir au moyen de leurs charmes ce que les hommes obtiennent par leur richesse et parce qu'ils sont du sexe dominant. Elle souligne ainsi un des points de contradiction sur lequel ont achoppé pratiquement tous ceux qui ont réfléchi sur la question des femmes : comment peut-on tirer fierté d'une faiblesse physique et intellectuelle et ose-t-on, en même temps, imposer son pouvoir sur les domestiques et les enfants ?

La réponse réside dans le fait que tout système social se « dégrade » irrémédiablement en asservissant des êtres humains et en les corrompant :

Women, obtaining power by unjust means, by practising or fostering vice [...] become either abject slaves or capricious tyrants. They lose all simplicity, all dignity of mind, in acquiring power, and act as men are observed to act when they have been exalted by the same means.

Illustration ultime de la conception erronée de la justice et des rôles sociaux : la perversion du langage utilisé par les hommes pour décrire les femmes. Il ne s'agit pas seulement de la sottise d'expressions contradictoires telles que « fair defects, amiable weakness », mais de l'acception même des termes « féminin » et « masculin ». En règle générale, on dit d'une femme qu'elle est

féminine lorsqu'elle se conforme parfaitement au désir des hommes. Si bien que d'un point de vue moral et non pas sémantique, pour Mary Wollstonecraft, le seul déterminant élogieux qu'une femme devrait être fière de se voir attribuer est celui de « masculin ».

Mais qu'on ne s'y trompe pas, une femme masculine n'est pas un homme et son propos n'est, certes pas, de se faire passer pour l'un d'eux. Son apparence physique (entendons sa faiblesse) l'en empêcherait de toute manière.⁵ C'est une femme qui cherche à « acquérir ces talents et ces qualités dont l'exercice ennoblit le caractère »⁶ et qui sont réputés masculins. Ainsi, d'un point de vue intellectuel, Mary Wollstonecraft considère comme souhaitable que les femmes « deviennent chaque jour plus masculines ».

La description de la situation dans laquelle se trouve l'être qui naît de sexe féminin ne dit rien encore de la manière dont doivent agir, dans une société démocratique, développée économiquement, les hommes et les femmes qui aspirent à l'égalité. La pensée de Wollstonecraft s'ancre dans cette réalité sociale. C'est ce qui lui donne son actualité.

Comment les femmes devenues citoyennes à part entière,⁷ après qu'elles aient reçu la même éducation que les hommes, et qu'elles aient embrassé les carrières les plus diversifiées, pourront-elles combiner leur vie « masculine » et leur sexualité féminine ?

Aux yeux de Mary Wollstonecraft, la grande supériorité du sexe masculin sur le sexe féminin est précisément que, selon ses intérêts dominants, il peut être sexué ou non sexué. Elle s'inspire ici d'un passage de l'*Émile*⁸ dans lequel Rousseau souligne la différence sociale essentielle entre les hommes et les femmes, à savoir que la vie des hommes n'est pas réduite à la partie sexuée de leur être. Les hommes ne sont des hommes (entendez des êtres sexués) qu'à certains moments de leur vie, alors que les femmes sont toujours des femmes.

Autrement dit, les hommes ont le choix : ils peuvent, comme ils l'entendent, se comporter de façon asexuée,⁹ en sujets universels absorbés dans les

5. Aujourd'hui on parle moins de l'infériorité physique des femmes, et plus tellement, non plus, de leur aspect extérieur : la sédentarisation et les modes unisexes ont modifié les arguments. On ferait remarquer, ce qui est bien plus juste, que la capacité qu'ont les femmes de procréer, même si elle ne le font pas, interdit qu'on puisse prendre un sexe pour l'autre. On soulignera également que feindre de croire que l'émancipation des femmes conduit à l'indifférenciation des sexes a pour but de reproduire indéfiniment à l'identique la situation sociale existante.

6. Mary Wollstonecraft, *Défense des droits de la femme*, traduction de Marie-Françoise Cachin (Paris : Payot, 1976), 41

7. « *Civil existence in the state* », *A Vindication of the Rights of Woman* (Oxford : Oxford University Press), 230.

8. Rousseau 70.

affaires du monde dans lesquelles la « mâlitude » n'a pas sa place, ou bien décider de revenir au monde du corps et des sens qui les lie (le plus souvent) à l'autre sexe. Au reste, la politique n'a nul besoin d'évoquer la corporalité de ses acteurs, qui sont, au XVIII^e siècle, tous des hommes dans leur être asexué. En revanche, quels que soient les moments de la journée ou la période de leur vie, les femmes sont finalement toujours évoquées dans leur être sexué.

« Ce désir d'être toujours une femme », observe Wollstonecraft « est précisément le sentiment qui nuit au sexe féminin tout entier. »¹⁰ Elle fait apparaître que la totalité du temps des femmes est capté par les exigences de conformité à un personnage féminin idéal, créé par les hommes selon leurs propres besoins. Cette conception asymétrique du temps, de l'espace, des rapports humains explique la sujétion des femmes : « Tout ce qu'elles voient ou entendent [...] évoque par association des idées qui confèrent une marque sexuelle à l'esprit. » C'est justement cette situation que Mary Wollstonecraft souhaite changer. Elle revendique pour les femmes le droit de ne pas se sentir envahies dans leur être par la représentation sexuée d'elles-mêmes que leur impose la société masculine.

Parce que cette situation leur convient, les hommes, et Rousseau tout particulièrement, estiment que la « femme est toujours une femelle ». Mary Wollstonecraft naturellement considère que les femmes doivent refuser de se soumettre à cette conception du masculin et du féminin. Son souhait est que les femmes, à l'instar des hommes, gagnent le droit de décider du temps où elles sont dans l'espace de la différence sexuelle, et celui où elles sont dans l'espace qu'on peut dire universel, en ce sens qu'il concerne la totalité des êtres humains, qui est celui de la raison. Précisons que pour elle, cet espace de la raison n'est pas uniquement celui de l'esprit et de l'abstraction, elle y inclut aussi les caractéristiques propres à chaque sexe.

La distinction des sexes qu'elle veut voir disparaître est celle établie par la philosophie qui astreint les femmes au domaine des sens, des émotions et de l'affectif. Ce qui ne veut pas dire qu'elle ignore les différences naturelles entre les sexes et qu'elle n'intègre pas la fonction procréatrice des femmes dans son projet d'une société plus juste et plus vertueuse. Elle comprend clairement dans l'économie sociale le travail de procréation ; c'est la raison pour laquelle, puisque ce travail n'a ni valeur d'usage, ni valeur d'échange dans la société du XVIII^e siècle, les hommes dans leur position d'exploitation de la force de travail des femmes, sont des esclavagistes ou des tyrans.

9. Lorsque ce choix est impossible, on tient le phénomène pour pathologique ou susceptible de poursuites judiciaires.

10. Wollstonecraft 174.

Au fond, ce que ne permet pas la création de la notion de *gender* qui actuellement domine à l'exclusion des autres, c'est la reconnaissance du caractère fondateur de la différence des sexes. Mais continuons à suivre Wollstonecraft. « J'ai le rêve fou », nous avait-elle dit, « de confondre les deux sexes, de voir disparaître la différence des sexes telle qu'elle a été imposée par les hommes ». Or, la citation ne s'arrête pas là. À ses yeux, la différence des sexes doit être abolie *sauf* lorsque l'amour fonde le comportement, « sauf lorsque c'est l'amour qui dicte notre comportement ». Mary Wollstonecraft fait de l'amour, y compris de l'amour sexuel, le lieu où hommes et femmes retrouvent *librement* leur être sexué.

Wollstonecraft rêve : que serait l'amour sexuel dans un monde où les femmes ne seraient pas réduites à leur sexe ? Les principes moraux qui lient les hommes et les femmes dans cette partie de leur vie où se dit le sexe, sont fondés sur l'amitié qui est « le lien le plus sacré de la société ».

Pour le reste, « les femmes, tout comme les hommes, devraient avoir l'appétit commun et la commune passion de leur nature. C'est seulement lorsqu'ils ne sont pas contrôlés par la raison que ces sentiments deviennent brutaux. Cependant l'obligation de les dominer relève du devoir de toute l'humanité, ce n'est pas seulement un devoir sexuel. »¹¹

Wollstonecraft a imaginé, ce qui était alors totalement utopique, l'existence d'une éducation mixte, le droit pour les femmes d'exercer toutes les professions et de voter ; mais elle va plus loin, elle ne conçoit pas la possibilité d'une totale égalité des individus abstraits sans que soient pris en compte les éléments fondamentaux de la différence sexuelle — c'est-à-dire, pour les femmes, leur capacité à enfanter.

Ainsi, Mary Wollstonecraft, s'efforce-t-elle de démêler l'une des questions philosophiques essentielles, celle de la différence des sexes que l'anthropologue Françoise Héritier décrit comme « le butoir ultime de la pensée ».¹²

La première assurément, elle pose, en des termes toujours actuels, les efforts du monde occidental pour renverser l'originelle hiérarchie entre le masculin et le féminin.

11. Wollstonecraft 208.

12. Françoise Héritier, *Féminin/Masculin* (Paris : Odile Jacob, 1997), 19.